



Johann Etienne

**LE CREUX
DE
L'ENFER**

THRILLER

Johann Etienne

Le Creux de l'Enfer

© Johann Etienne, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5291-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il n'est aucune bête sur la terre dont la démence ne soit infiniment surpassée par celle de l'homme. »

Herman Melville, *Moby Dick*.

PROLOGUE

Voilà, on y est.

Longtemps, je me suis figuré l'épilogue comme l'un de ces duels épiques qui clôturaient les westerns d'autrefois. Rue déserte, soleil de plomb, regards d'acier et revolvers rutilants. En lieu et place, je n'ai droit qu'au sol de béton poisseux d'une usine en ruine, à l'hiver glacial et à la douleur. L'air est vicié, la pénombre omniprésente et les flingues aussi sombres que la nuit. Même mon adversaire ne possède rien du gangster flamboyant d'un film en technicolor.

J'aurais pourtant dû le savoir. Les duels, ça n'existe qu'au cinéma.

À présent, je ne bouge plus. Tout s'est figé autour de lui, le temps, le froid, la nuée de vapeur qui s'échappe de ma bouche entrouverte. Le monde extérieur tend toujours à se pétrifier quand on a le canon d'un automatique braqué sur le crâne. Un instant, je m'efforce de me remémorer la trame des derniers jours. Les meurtres, la traque, l'évidence.

L'histoire ne pouvait s'achever qu'ainsi et en ces lieux, là où tout a commencé...

1

JOUR 2

Le corbeau jouit d'une vue imprenable. À portée de regard, la Vallée des Rouets, occultée par les arbres nus aux cimes blanchies des neiges de janvier. Tout autour, la ville, silencieuse, désertée, s'élève en paliers, sise à la paroi de rocaille. Sur ses flancs, les usines en ruine composent un paysage étrange et inquiétant, espace fantomatique, autrefois florissant, aujourd'hui englouti par le seul vacarme de la Durolle qui se fracasse sur les rochers en contrebas.

Mais il n'a que faire du panorama ou de l'histoire des hommes. Alors qu'un souffle glacial caresse ses plumes noires et luisantes, il maintient son équilibre précaire avec la fierté du conquérant, perché sur le sommet d'un crâne indifférent à sa présence. À sa verticale, un corps se balance doucement, suspendu dans le vide par une corde de nylon. Un visage livide surmonte le lien. Au-dessus, des yeux injectés de sang jaillissent de leurs orbites comme des billes, composant un mets de choix pour le corvidé.

Tandis que, du bout de son bec, il entame sa friandise, une large tâche cramoisie se répand entre les jambes du pendu, maculant la façade verglacée.

2

45°51'0.6"N – 3°32'53.615"E

Propulsée par ses deux cylindres en ligne, la Norton Commando sinue sur la route enneigée. Alignés en sentinelles, les arbres décharnés défilent sur son passage comme des dominos, impassibles au vent qui siffle dans leurs hautes branches, tandis qu'une poignée de véhicules téméraires s'égrène sur son parcours. Le blizzard n'a pas faibli et dépouille les ramifications de leur manteau immaculé.

Le ronronnement régulier de l'engin se cogne à l'air glacé, pareil au rugissement d'un fauve. Juché sur sa selle, son cavalier se joue avec habileté des virages et des plaques de verglas. Ils se connaissent bien, tous les deux. Ils dévorent l'asphalte ensemble depuis un bon moment déjà. Lancés à l'assaut du bitume quatre cent cinquante kilomètres plus tôt, ils semblent avoir fusionné pour ne plus faire qu'un.

Le temps presse. Une tempête s'annonce. Bientôt, les routes ne seront plus praticables. D'un geste du poignet, le pilote force l'allure, réveillant les 750 chevaux qu'il a entre les jambes. Les sculptures des pneumatiques agrippent le verglas, éructant des perles de givre. Ce n'est plus qu'une question de minutes avant que les abords de la ville apparaissent au détour d'une dernière courbe.

« Thiers, la Ville noire, dixit George Sand, agrippée à son éperon rocheux comme une concrétion de corail sur la coque d'un bateau. Les strates de pierres et de béton s'y succèdent en dénivelé constant, bravade à toute horizontalité. Autrefois, on y martelait le fer. Aujourd'hui, le feu des forges n'est plus que cendres froides et désillusions, à l'ombre des usines en ruine, vaisseaux de pierre échoués après la tempête. »

Il s'entend encore débiter cette phrase, extraite d'un obscur guide touristique aux prétentions littéraires, et sent ses muscles se crispier à son évocation. Le panneau franchi, le motard déambule un moment dans les rues étroites et pentues. Il s'engouffre dans les entrailles de la cité comme une coulée d'eau de pluie. À quelques encablures du centre, il marque l'arrêt au pied d'une bâtisse parée de lumières vives.

La pause ne se prolonge pas plus de cinq minutes, cinq minutes d'une

observation attentive et muette, baignée du grondement torrentueux de la rivière. Avec sa façade crachant des feux incandescents dans la pénombre du jour naissant, la construction prend des allures d'antichambre de l'Enfer. Un diable figure sur l'un de ses flancs, vestige d'un passé révolu, renforçant l'illusion.

Lorsque les flammes électriques s'éteignent, il s'éloigne, cependant qu'une neige fine se met à tomber. Un enchevêtrement de rues plus tard, il rejoint les vieux quartiers de la ville, avant de s'enfoncer dans une impasse et de s'arrêter au droit d'un immeuble décrépi. Les amortisseurs émettent un souffle quand le cavalier les libère de son poids.

La ruelle est déserte. D'un pas assuré, le pilote s'approche d'une entrée close par deux rubans de plastique fluorescents disposés en croix, qu'il sectionne d'un geste avant de pousser le battant et de disparaître dans l'ouverture.

Face à lui, dans l'obscurité, se dresse un escalier qu'il gravit lentement, faisant grincer chacune des marches de bois. Les lames de plancher du palier poursuivent la partition, que les gonds d'une porte parachèvent de leur couinement. L'étranger se glisse comme une ombre dans la pièce. N'en émane à présent que le faisceau de sa torche qui danse à travers les vitres sales de la fenêtre.

Sur un lit défait trône une boîte en fer-blanc au couvercle piqué de rouille. En émerge un vieux chiffon qu'il ôte pour découvrir une photographie aux couleurs passées. Cinq hommes y figurent, posant devant ce qui ressemble à une vaste usine. Au revers, une date est inscrite : 13 mai 1968.

Le motard glisse le cliché dans la poche de son blouson de cuir puis revient vers le chiffon, dont il distingue l'empreinte laissée sur le tissu par l'objet qu'il contenait. Regard à droite puis à gauche. Nulle trace de l'objet en question. Il tient un moment le morceau de textile devant lui, pensif, avant de le remettre dans la boîte. À l'instant de quitter la pièce, un cadre posé sur une table de nuit détourne son attention. Il le soulève, l'observe quelques secondes, puis le replace. Son regard ne laisse transparaître aucune émotion.

De nouveau, le grincement des lames de plancher, les pas dans l'escalier, le retour dans la ruelle. Puis le cavalier enjambe le carénage de la Norton, la redresse sur ses roues, fait cracher son moteur et la lance dans le petit matin glacial, indifférent aux aboiements d'un chien qui éclatent au loin.

3

Janvier 1965 – juin 1967

Le 13 janvier 1965, vers huit heures quinze du matin, Julien Sorgues, vingt ans, entra aux « Forges ». En ce jour d'hiver où le froid mordait les chairs, il signa son contrat d'embauche dans un bureau exigü, face à des hommes sanglés dans des costumes sombres.

Sur son bleu de chauffe, fut inscrit au marqueur noir « J. Sorgues – manœuvre ». Issu d'une longue lignée ouvrière – en témoignaient un père « ventre-jaune » et une mère polisseuse – Sorgues avait vu l'arrivée de l'électricité mettre un terme à l'atelier familial. Les visages austères qui lui faisaient face partageaient ce constat, conscients que l'âge d'or des émouleurs indépendants s'éteindrait bientôt lui aussi, tué par la machine.

Dès les premiers mois, le jeune homme se montra courageux à l'ouvrage et rigoureux dans les tâches qu'on lui assignait. En moins de deux ans, le mot « manœuvre » fut barré de sa poitrine pour être remplacé par celui d'« estampeur ». Dès lors, un certain respect s'imposa à ceux qu'il croisait.

Des noms aux consonances multiples – française, arabe, turque, portugaise, italienne – figuraient sur les tenues de travail de ceux qu'il côtoyait au quotidien. Au cours de ces rencontres, de nombreuses paroles furent échangées. Il y était souvent question d'une menace qui, dans l'ombre, ourdissait à moyen terme la substitution inéluctable des hommes par les machines. Dans les esprits des plus engagés, le temps où la fierté ancestrale du coutelier suffisait à satisfaire les ambitions des maîtres d'œuvre était révolu. Celui de la lutte, lui, ne faisait que commencer.

La plupart du temps, Sorgues restait silencieux. Il n'en occupait pas moins une place de choix au sein du groupe. Il était celui sur qui on pouvait compter en toutes circonstances, qui ne rechignait jamais à rendre service, à dépanner en cas de besoin. C'est cette propension à la solidarité qui acheva d'attirer, un soir de juin 1967, l'attention de quelques représentants syndicaux.

L'approche se fit alors que quelques ouvriers partageaient une bière au terme d'une rude journée de labeur. C'est là que Sorgues les rencontra pour la première fois. Ils étaient quatre, se connaissaient depuis l'enfance et se retrouvaient

chaque jour ou presque dans ce troquet situé à deux pas des ateliers. Réunis autour d'une table de bois patinée par des décennies d'alcool et de discussions enflammées, ils enchaînaient les verres, séduisaient les filles et refaisaient le monde.

Le plus hâbleur d'entre eux se nommait Matthias Thénot. Grand, fin, regard sombre et puissant. Sans conteste le meneur de la bande, le plus radical aussi. Le descendant d'une longue lignée de polisseurs indépendants, marqué au fer par la figure emblématique d'un père mort d'épuisement à l'âge de quarante-neuf ans. Pour peu qu'on prenne le temps de l'écouter, on se convainquait vite qu'un monde idéal n'aurait de sens qu'après la pendaison du dernier des patrons.

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, Thénot avait toujours été en lutte. Contre son père, d'abord, homme rude et autoritaire pour qui rien ne comptait plus que le travail. Contre sa mère, ensuite, femme sans compassion et sans amour. Contre l'école, enfin, institution toute-puissante qu'il avait d'emblée considérée comme une prison des consciences.

À quinze ans révolus, il s'était estimé en âge de subvenir à ses besoins et avait déserté sans regret les rouages scolaires pour rejoindre ceux de la coutellerie, en se gardant toutefois de reproduire les erreurs de son géniteur. Les temps avaient changé. L'heure n'était plus aux forçats du rouet. L'idée d'une véritable défense des ouvriers s'était fait jour dans son esprit. Après la vallée, le travail quittait peu à peu le lit de la Durolle. On troquait les autres centaines et exigus contre des usines plus vastes, plus modernes, mieux équipées.

Thénot n'entendait pas crever sans réagir.

Pour ses convictions comme pour le reste, Matthias Thénot pouvait compter sur Martin Dampierre, dit « le Damp », solide gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix au regard éteint et à l'esprit limité, toujours prompt à faire le coup-de-poing. Railleries et brimades avaient émaillé son enfance jusqu'à ce qu'une brusque poussée de croissance le mue en colosse et fasse taire les plus téméraires. « Le Damp » conservait de ces traumatismes une susceptibilité prononcée ainsi qu'un goût certain pour l'empoignade.

Gianluca et Mario Righetti, fratrie issue de l'immigration italienne d'après-guerre, complétaient la petite bande. Séducteurs et grandes gueules, élevés dans l'ombre tutélaire d'un oncle résistant mort sous les balles mussoliniennes, les frères Righetti vouaient une véritable vénération à Matthias Thénot, mentor de leur idéologie de combat. D'un naturel jovial, ils ne se départaient jamais de leurs sourires carnassiers, prêts à en découdre pour les beaux yeux d'une fille ou la défense de leurs droits de travailleurs.